

Le Motu proprio *Ecclesia Dei*

Nous donnons ici un extrait de la *Lettre aux amis et bienfaiteurs* du séminaire St. Thomas-Aquinas (Winona, USA), du 1^{er} novembre 1998, écrite par Mgr Richard Williamson suite au pèlerinage à Rome des « catholiques *Ecclesia Dei* », en octobre 1998.

Le Sel de la terre.

*
* *

POURQUOI ceux qu'on appelle catholiques traditionalistes doivent-ils s'opposer à la Rome actuelle ? Pourquoi, alors que les traditionalistes, avec leur « foi forte », ont « tant à offrir à l'Église », insistent-ils pour se séparer ? Pourquoi ne peuvent-ils pas, comme les catholiques conservateurs, prendre ce qu'il y a de mieux des deux côtés en utilisant l'indult accordé par Rome en 1984, indult qui permet l'utilisation de la messe tridentine (dans des limites strictes) ?

La réponse à ces questions transparait une nouvelle fois clairement à la lecture du discours que le pape Jean-Paul II a adressé à un groupe bien en vue de catholiques conservateurs, descendus à Rome le week-end dernier parce qu'ils croient à la coopération avec Rome.

L'occasion en était le rassemblement dans la Ville éternelle, du vendredi 23 au lundi 26 octobre, de membres de la Fraternité Saint-Pierre. Ils célébraient le 10^e anniversaire de leur société, fondée en 1988 par des prêtres qui avaient quitté la Fraternité Saint-Pie X, en protestation contre la consécration de quatre évêques par Mgr Lefebvre sans la permission de Rome, au cours du même été. On se rappellera que Mgr Lefebvre avait déclaré à cette époque que les responsables de l'Église catholique s'étaient montrés incapables de défendre la vraie foi, en organisant par exemple la réunion d'Assise en 1986, et c'est pourquoi la Tradition devait elle-même se donner des évêques « intérimaires ». Au contraire, disait la poignée de prêtres qui avaient rompu pour former la Fraternité Saint-Pierre, les responsables actuels de l'Église sont de bons catholiques sous la juridiction desquels la foi traditionnelle peut parfaitement continuer. C'est pourquoi ces prêtres conservateurs se remirent sous le contrôle direct de Rome, par l'intermédiaire de la Commission *Ecclesia Dei*, dont le nom est tiré du document de juillet 1988 dans lequel Rome condamnait la consécration des quatre évêques traditionalistes.

Pour éviter qu'on nous accuse de pratiquer des omissions déloyales, nous donnons en entier le texte du discours du pape aux membres de la Fraternité Saint-Pierre du 26 octobre 1998. Nous accompagnons le texte de quelques commentaires :

Je vous salue cordialement, chers pèlerins qui avez tenu à venir à Rome à l'occasion du dixième anniversaire du Motu proprio *Ecclesia Dei*, pour affermir et renouveler votre foi au Christ et votre fidélité à l'Église. Chers amis, votre présence auprès du « successeur de Pierre » à qui revient en premier de veiller à l'unité de l'Église (concile Vatican I, Constitution dogmatique *Pastor aeternus*) est particulièrement significative.

Dès le commencement le pape a mis l'accent sur l'unité et sur sa personne comme centre de l'unité. Pendant dix-sept ans, le seul argument des papes Paul VI et Jean-Paul II, en réponse aux accusations de Mgr Lefebvre fondées sur la vérité, a été celui de l'unité.

Pour sauvegarder le trésor que Jésus lui a confié et en étant résolument tournée vers l'avenir, l'Église a le devoir de réfléchir en permanence sur son lien avec la Tradition qui nous vient du Seigneur par les apôtres, telle qu'elle s'est constituée tout au long de l'histoire.

Le pape évoque maintenant le dépôt de la foi (appelé « un trésor ») et la Tradition, mais non pas comme vérité absolue. Il insinue plutôt que le dépôt de la foi et la Tradition sont prisonniers du temps (« tourné vers l'avenir » et « tout au long de l'histoire »). La vérité change-t-elle avec le temps ?

Selon l'esprit de conversion de la lettre apostolique *Tertio millennio adveniente* (n^{os} 14, 32, 34, 50), j'exhorte tous les catholiques à faire des gestes d'unité et à renouveler leur adhésion à l'Église, pour que la légitime diversité et les différentes sensibilités, dignes de respect, ne les séparent pas les uns des autres, mais les poussent à annoncer ensemble l'Évangile ; ainsi stimulés par l'Esprit qui fait concourir tous les charismes à l'unité, tous pourront glorifier le Seigneur et le salut sera proclamé à toutes les nations.

Les conservateurs doivent reconnaître ici que Jean-Paul II considère leur attachement à la messe tridentine comme n'étant rien de plus qu'une « sensibilité » légitime, différente de celle supposée également légitime – et, en fait, bien plus légitime – des modernistes pour la messe de Paul VI. À l'opposé, les traditionalistes disent que la messe de Paul VI est une trahison de la foi catholique qui mine la présence réelle, le sacrifice actuellement réalisé et le sacerdoce sacrificiel. Est-ce que les conservateurs sont d'accord avec Jean-Paul II qui ramène ces dogmes à une affaire de « sensibilité » ?

Je souhaite que tous les membres de l'Église demeurent les héritiers de la foi reçue des apôtres, dignement et fidèlement célébrée dans les saints mystères, avec ferveur et beauté, afin de recevoir de manière croissante la grâce [voir concile de Trente, session VII, 3 mars 1547, décret sur les sacrements] et de vivre une relation intime profonde avec la divine Trinité.

Les sentiments sont bons, mais Jean-Paul II ne voit-il pas que l'humanisme intrinsèque de la messe de Paul VI qui fait de l'homme le centre, milite nécessairement contre « une célébration digne et fidèle » ? Non, en vérité, il ne le peut pas (en partie, sans doute, parce que son propre sacerdoce a commencé et s'est développé avec la messe tridentine, ce qui n'est plus le cas, aujourd'hui, pour les jeunes prêtres).

Tout en confirmant le bien fondé de la réforme liturgique voulue par le concile Vatican II et mise en œuvre par le pape Paul VI, l'Église donne aussi un signe de compréhension aux personnes « attachées à certaines formes liturgiques et disciplinaires antérieures » (Motu proprio *Ecclesia Dei*, n° 5). C'est dans cette perspective que l'on doit lire et appliquer le Motu proprio *Ecclesia Dei* ; je souhaite que tout soit vécu dans l'esprit du concile Vatican II, dans la pleine harmonie avec la Tradition, visant l'unité dans la charité et la fidélité à la vérité.

Voici la partie principale du discours de Jean-Paul II s'adressant aux prêtres conservateurs de la Fraternité Saint-Pierre. Remarquez qu'il affirme fermement que la réforme liturgique de Paul VI était bonne. Par voie de conséquence, notez aussi qu'est réduite à un simple « attachement à certaines formes liturgiques et disciplinaires antérieures » toute protestation contre la réforme actuelle. Tranquillement, Jean-Paul II en conclut que la Tradition n'a rien qui l'empêche d'être en harmonie avec « l'esprit de Vatican II ». Est-ce que les conservateurs acceptent cette interprétation de la « Tradition » en tous points compatible avec « l'esprit de Vatican II » ? Ainsi la Tradition et la vérité varieraient-elles avec le temps ?

Mais voici maintenant la confirmation pratique. Revenons à 1988 : Rome accepte et approuve la messe tridentine pour la nouvelle Fraternité Saint-Pierre, mais ses prêtres n'obtiennent pas leurs propres évêques comme ils l'avaient demandé. Depuis lors, ils ont dû dépendre des évêques diocésains ou de ceux du nouvel Ordo qui exercent ainsi le contrôle principal sur toute l'organisation de la Fraternité Saint-Pierre. Mais, hélas pour la Fraternité Saint-Pierre, tous les rapports issus de toutes les parties du monde montrent que les dits évêques paralysent son activité. Cette fraternité est contrainte de faire appel au pape sans passer par leur intermédiaire. Et elle le fait en vain, car le pape les renvoie toujours aux mêmes évêques... A vous de juger, maintenant, si oui ou non, ce blocage des évêques ne reflète pas la volonté du pape :

C'est sous « l'action de l'Esprit Saint, par laquelle le troupeau du Christ tout entier se maintient et progresse dans l'unité de la foi » (concile Vatican II. Constitution dogmatique *Lumen gentium*, n° 25), que le successeur de Pierre et les évêques, successeurs des apôtres, enseignent le mystère chrétien ; de manière toute particulière, les évêques réunis en concile œcuménique *cum Petro et sub Petro*, confirment et affermissent la doctrine de l'Église, héritière fidèle de la Tradition existant déjà depuis près de vingt siècles comme réalité vivante qui progresse, donnant un élan nouveau à l'ensemble de la communauté ecclésiale. Les derniers conciles œcuméniques, Trente, Vatican I, Vatican II, se sont particulièrement attachés à éclairer le mystère de la foi et ont entrepris des réformes nécessaires pour le bien de l'Église dans le souci de la continuité avec la Tradition apostolique, déjà recueillie par saint Hippolyte.

Notez, au passage, cette dangereuse définition de la « Tradition » comme étant « une réalité vivante donnant un élan nouveau à l'ensemble de la communauté ecclésiale ». Et aussi, l'« anti-dogmatique » Vatican II mis au même rang que les « super-dogmatiques » conciles de Trente et de Vatican I. Mais ce paragraphe a servi principalement à préparer le « coup de

grâce » :

Il revient donc en premier lieu aux évêques, en communion avec le successeur de Pierre, d'exercer avec fermeté et charité la conduite du troupeau pour que la foi catholique soit partout sauvegardée (voir Paul VI, exhortation apostolique *Quinque iam anni* ; Code de droit canonique, can. 386) et dignement célébrée. En effet, selon les formules de saint Ignace d'Antioche, « là où est l'évêque, là est aussi l'Église » (Lettre aux Smyrniotes, VIII, 2). J'invite aussi fraternellement les évêques à avoir une compréhension et une attention pastorale renouvelée aux fidèles attachés à l'ancien rite et, au seuil du troisième millénaire, à aider tous les catholiques à vivre la célébration des saints mystères avec une dévotion qui soit un véritable aliment pour leur vie spirituelle et qui soit source de paix.

Autrement dit, la Fraternité Saint-Pierre n'a qu'à obéir aux évêques diocésains pour être assurée de garder la foi et de célébrer la liturgie dans la dignité. Est-ce cela, leur expérience ? En ce qui concerne « la compréhension et le souci de renouveau pastoral » qui doivent être exprimés aux catholiques de la « sensibilité » de la Fraternité Saint-Pierre, cela a été, bien sûr, expliqué plus haut : le pape veut que « tout soit vécu dans l'esprit du concile Vatican II ». Il conclut :

En vous confiant à l'intercession de la Vierge Marie, parfait modèle de la *sequela Christi* et Mère de l'Église, chers frères et sœurs, je vous accorde la Bénédiction apostolique, ainsi qu'à tous ceux qui vous sont chers.

Selon le rapport du *Wanderer* sur ce week-end *Ecclesia Dei*, le cardinal Ratzinger assura les conservateurs que leur problème venait des évêques diocésains. Autrement dit, comme Jean-Paul II, le cardinal estime bon le remplacement de l'ancienne liturgie ; tout au plus, il n'est pas toujours bien appliqué.

Non, Votre Sainteté ; non, Votre Éminence ; les « gentils conservateurs » peuvent se laisser persuader que Vatican II et la nouvelle messe sont de bons textes, simplement mal interprétés, mais les « méchants traditionalistes » savent, eux, que ce sont de mauvais textes. Ce n'est pas seulement la nouvelle *pratique*, mais les nouveaux *principes* qui sont faux. Et le plus grand service que puissent vous rendre les « traditionalistes », à l'un et à l'autre ainsi qu'aux conservateurs, c'est de prendre cette position « contre » vous jusqu'à ce que vous y voyiez clair. Alors, vous nous remercieriez de nous être « coupés » de vous.

Fin de l'extrait de *La Lettre aux amis et bienfaiteurs*
du séminaire Saint-Thomas d'Aquin.

Sermon au sujet de la manifestation anti-« PACS »

par Dominicus

Ce sermon a été prononcé le 21 février 1999, quelques temps après la manifestation anti-PACS du dimanche 31 janvier. Depuis, la loi perverse sur le PACS, après révision au Sénat, est revenue à l'Assemblée qui en a aggravé les dispositions¹. A l'heure où paraîtront ces lignes, elle sera sans doute définitivement adoptée ou sur le point de l'être, après une troisième lecture, dans l'indifférence générale. Cette issue était prévisible et sans doute programmée ; elle montre combien l'analyse qui suit est pertinente et doit être prise en considération, même si elle heurte notre peu d'esprit chrétien.

Nous tenons à préciser qu'il s'agit d'un sermon, destiné à dénoncer un danger particulier, celui de la recherche du nombre et de la collaboration imprudente avec des organisations non catholiques, et non pas d'un traité complet sur cette question. Nous n'entendons pas, notamment, déprécier l'importance du combat politique ni décourager les nécessaires initiatives des laïcs catholiques en ce domaine, mais rappeler les règles de la prudence surnaturelle qui gouvernent ces questions et que beaucoup, faute d'une bonne formation, méconnaissent aujourd'hui, ce qui les amène à se fourvoyer dans un activisme stérile et dangereux pour leur foi. Nous serions heureux d'avoir les réactions de nos lecteurs afin de revenir sur ces questions et les préciser davantage.

Le Sel de la terre.

*
* *

« Si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent ; si le Seigneur ne garde la cité, c'est en vain que la sentinelle veille » Ps 126, 1.

¹ — *Présent* du vendredi 9 avril 1999 avoue ingénument : « On se demande même à quoi aura servi la manifestation anti-PACS du 31 janvier qui avait "fait la fête" un peu tôt ! » Il est bien temps de s'en apercevoir... Le journaliste gémit sur l'attitude « indolente » de la droite parlementaire, « verrouillée » et « résignée », « par la faute d'un Sénat ridicule », « en dépit, cette fois, de l'avertissement vigoureux du président de la conférence épiscopale, Mgr Billé »... Que d'illusions ! Cette « droite » est consentante ; quant aux évêques, s'ils avaient l'esprit catholique, ils feraient autre chose que de lancer un « avertissement ».

« Non, vénérables Frères – il faut le rappeler énergiquement dans ces temps d’anarchie sociale et intellectuelle, où chacun se pose en docteur et en législateur –, on ne bâtira pas la cité autrement que Dieu ne l’a bâtie ; on n’édifiera pas la société, si l’Église n’en jette les bases et ne dirige les travaux ; non, la civilisation n’est plus à inventer ni la cité nouvelle à bâtir dans les nuées. Elle a été, elle est ; c’est la civilisation chrétienne, c’est la cité catholique. Il ne s’agit que de l’instaurer et la restaurer sans cesse sur ses fondements naturels et divins contre les attaques toujours renaissantes de l’utopie malsaine, de la révolte et de l’impiété : *omnia instaurare in Christo*. » Saint Pie X, *Notre charge apostolique* (Lettre sur le *Sillon*) du 25 août 1910.

« Quoi qu’il fasse, même dans l’ordre des choses temporelles, le chrétien n’a pas le droit de mettre au second rang les intérêts surnaturels ; bien plus, les règles de la doctrine chrétienne l’obligent à tout diriger vers le souverain bien comme vers la fin dernière. » Saint Pie X, *Singulari quadam* du 24 septembre 1912.

*

AU NOM du Père et du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

En 721 avant J.-C., le roi d’Assyrie Sargon II conquiert le royaume du Nord – appelé royaume d’Israël par opposition au royaume de Juda – et en déporta la population à Ninive. Pour ceux qui avaient écouté les prophètes, cette chute du royaume de Samarie et la déportation de sa population ne furent pas une surprise. Osée, en effet, avait prophétisé : « *Pereat Samaria ! Que Samarie périsse !* »

Plus tard, Amos prédit aux Judéens – les habitants du royaume de Juda – que Yahvé n’avait pas besoin du peuple élu et qu’ils seraient frappés à leur tour s’ils étaient infidèles. Isaïe et Michée prêchèrent dans le même sens, annonçant les châtements imminents qui allaient fondre sur Jérusalem si la ville ne se convertissait pas.

Saint Paul nous dit dans l’épître aux Romains que « tout ce qui a été écrit l’a été pour notre enseignement ; pour que, par la patience et la consolation des Écritures, nous ayons l’espérance ² ». Tel sera précisément notre propos ce matin, mes chers fidèles : nous regarderons d’abord comment les juifs se sont comportés dans l’ancien Testament, face aux menaces qui fondaient sur eux, en particulier la menace continue des envahisseurs ; et puis, nous ferons une application à un fait qui vient de se produire en France.

*

Cherchons d’abord « la patience, la consolation et l’espérance dans la sainte Écriture ».

Quand le peuple juif fut menacé d’invasion par les Assyriens, puis par les

¹ — Os 14, 1.

² — Rm 15, 4.

Babyloniens, trois partis se formèrent en son sein.

1. — Le premier parti regroupa ceux qui avaient l'intelligence et le souci de la dignité et de la sécurité de la nation. Ils disaient : « Abstenons-nous ; restons neutres. Le royaume de Juda est minuscule, nous ne sommes rien. Que pouvons-nous faire dans le tourbillon de la grande politique internationale ? Accomplissons notre devoir d'état et confions-nous en Dieu. Laissons venir l'ennemi. » L'ennemi, c'était, dans un premier temps, les Assyriens qui assiégèrent Jérusalem en 701, puis les Chaldéens, un siècle plus tard. « Peut être, disaient encore les partisans de cette attitude, nos envahisseurs seront-ils sensibles à notre neutralité et ne nous feront-ils pas de mal ? De toutes façons, nous n'avons rien à perdre à attendre leurs réactions ; nous n'avons pas le pouvoir de faire autrement. »

Notons que les prophètes ont toujours prôné cette attitude de prudente réserve. D'ailleurs, ils ne s'intéressaient pas directement à la politique.

Pour quelles raisons agissaient-ils ainsi ? Pour deux raisons :

— D'abord, parce qu'ils ne voulaient pas se mêler aux intrigues des politiciens de cour. C'eût été témoigner de la défiance envers Yahvé que de rentrer dans ces manœuvres humaines ; la seule protection de Dieu devait suffire au peuple que Yahvé avait lui-même choisi et si souvent préservé au cours de son histoire. Aussi, le prophète Osée et le prophète Isaïe ne se lassèrent-ils pas de répéter qu'il fallait faire ainsi : s'abstenir des intrigues de cour qui n'aboutiraient à rien.

— Ensuite, il s'agissait pour les prophètes de tout faire pour ne pas mettre en péril la pureté de la foi monothéiste, afin que le peuple reste indemne de la contagion des fausses religions. Comment, en effet, disaient ces prophètes, pourrions-nous traiter avec nos ennemis, ou même avec nos alliés qui sont tous des peuples étrangers à notre foi, sans rendre quelque hommage à leurs fausses divinités ?

Et l'histoire sainte prouve qu'ils avaient raison. Le roi Achaz, par exemple, se crut assez malin pour aller au devant du roi d'Assyrie Sennachérib, négociant avec lui et conclure un traité. Il fut ébloui par la richesse et la puissance de ce prince qui dominait le monde. Achaz voulut même savoir comment ce roi si favorisé pratiquait son culte ; il en fut émerveillé, il vit un autel magnifique. Alors, que fit-il ? Il ordonna qu'on dressât un autel semblable en l'honneur de la divinité païenne dans le temple de Jérusalem, le temple du vrai Dieu, du seul Dieu, dont il reléqua l'autel à l'écart.

N'oublions pas qu'en ce temps-là — mais c'est toujours vrai aujourd'hui, quoique sous une autre forme —, le sentiment général était que tout ce qui se passait sur la terre — les alliances, les ruptures, les guerres, tous les événements de la vie d'ici-bas —, avait sa contrepartie ou encore son prototype dans les cieux, entre les divinités protectrices des diverses nations. C'est pourquoi ces idées d'alliance politique avec d'autres peuples entraînaient nécessairement des connivences religieuses, qui étaient incompatibles avec les exigences du monothéisme hébreu, lequel était nécessairement exclusif. Tel était d'ailleurs le principal enseignement que Dieu s'était efforcé d'inculquer à son peuple, depuis le patriarche Abraham et spécialement au temps de Moïse, dans sa grande révélation du Sinaï.

Voilà pourquoi les vrais prophètes prêchaient la confiance et la foi en Dieu seul. Pour eux, cette foi en Dieu revêtait deux aspects : premièrement, ne s'en remettre qu'à la

seule intervention de Yahvé et, deuxièmement – et c'est très important, car ce point montre que les prophètes n'encourageaient pas du tout un faux providentialisme passif et béat –, se rendre digne de cette intervention par une conduite morale et religieuse irréprochable. Les prophètes allaient même plus loin, ils annonçaient qu'à ces deux conditions – s'en remettre à la seule intervention de Yahvé et avoir une conduite irréprochable –, on était, d'une part, assuré de la paix et de la prospérité et que, d'autre part, les entreprises des ennemis du royaume d'Israël et de Juda étaient vouées à l'échec. Car même si ces nations paraissaient puissantes et favorisées dans leurs actions, c'était là toute leur récompense ; elles couraient en fin de compte à la ruine parce que tout ce qu'elles construisaient se faisait en dehors de Dieu ou contre lui. L'histoire a parfaitement confirmé ce jugement : où sont Ninive et Babylone dont on a juste retrouvé quelques vestiges enterrés sous le sable du désert ?

Tel était donc, face à la menace, le premier parti, le parti des prophètes. Et disons tout de suite qu'il était le plus petit en nombre ; il formait un groupe minuscule, dont on se moquait, qui ne tenait pas le haut du pavé.

2. — Restaient deux autres partis qui plaçaient leur confiance dans leurs calculs politiques. L'un regroupait les partisans d'une coalition contre les Assyriens, puis, quand ils furent vaincus par les Chaldéens, contre ces derniers. Ce parti formait la majorité, c'était le parti des « Égyptiens ». En effet, le royaume de Juda et les petits royaumes alentours « flirtaient » avec leur puissant voisin égyptien, ils envoyaient des ambassadeurs auprès du pharaon pour lui déclarer : « Nous sommes avec vous contre les Assyriens », puis, plus tard, « contre les Chaldéens ». Mais les prophètes ne cessaient de prévenir : « C'est une mésalliance ; vous courez à la catastrophe, cela va mal se terminer, cessez ce jeu ! » On ne les écoutait pas ; on les appelait « prophètes de malheur ».

3. — Le dernier parti s'était fait le champion d'une stratégie encore plus radicale : il réclamait la venue immédiate des futurs envahisseurs. Il fallait volontairement se livrer entre les mains des Assyriens et des Babyloniens, disaient les adeptes de cette opinion, puisque, de toutes façons, on ne pourrait pas leur échapper. Mieux valait donc collaborer avec eux et les faire venir de bon gré plutôt que de subir une dure invasion ; c'était le meilleur moyen de limiter les dégâts.

Et les prophètes, insistons-y, prévenaient tous ces écervelés qu'avec de telles ententes, la première comme la seconde, le royaume de Juda aurait en définitive beaucoup plus à pâtir de ses faux alliés, si imprudemment choisis, qu'il n'aurait eu à souffrir de ses véritables ennemis. Isaïe, en particulier, ne cessait d'affirmer le grand principe suivant : « Si vous ne croyez, vous ne pourrez tenir. Celui qui s'appuie sur la pierre angulaire de Sion, n'aura pas à fuir. »

*

Appliquons ces considérations à la situation d'aujourd'hui, chers fidèles. Je pense en particulier à un événement précis : la fameuse manifestation « inter confessionnelle » du 31 janvier dernier, à Paris, contre le « PACS ».

Face à cet événement, trois partis possibles se présentaient également aux catholiques, du moins à ceux qui se disent catholiques :

— Soit la réserve, consistant à dire : « Abstenons-nous ; ce combat – je veux dire cette manière de résister à l’abominable PACS – n’est pas le nôtre. Pour nous, le combat est ailleurs ; c’est un combat surnaturel d’abord, un combat – comme dit saint Paul aux Éphésiens – contre les puissances des ténèbres, contre les principautés, les trônes et les puissances de l’enfer, un combat dans lequel nous avons besoin de la force de Dieu et non pas des artifices humains. »

— Et puis les deux autres partis consistant à passer des alliances, quelles qu’elles soient, et à opérer de savants calculs politiques. Je m’attacherai surtout à dénoncer l’idée qui visait à faire une *grande* coalition, pour une *grande* manifestation où il y aurait *beaucoup* de monde pour impressionner l’adversaire. C’est une illusion, mes chers fidèles. J’aimerais vous le montrer en trois points.

1. — Il y a, premièrement, l’illusion qui consiste à croire à *la force du nombre*.

Eh bien non, mes frères ; le nombre importe peu. D’abord, les méchants eux-mêmes s’en moquent. Nous parlons d’expérience. Quand, dans les années 1970-1972, nous avons fait campagne contre l’avortement, nous en avons ramassé des signatures ! Signatures de maires de France, d’élus, de communes entières ; signatures de médecins, d’avocats ; des milliers de signatures, des piles énormes de signatures... Nous sommes allés porter ces piles au Parlement. Qu’en a fait l’ennemi ? Un coup de pied dedans ; ça ne l’intéressait pas. Car il sait bien, au fond, qu’il n’a pas la majorité avec lui, qu’il n’a pas le nombre, qu’il agit contre la morale, qu’il contredit l’opinion des braves gens... Ce culte du nombre, c’est l’énorme mensonge de la démocratie moderne, mes frères. Un mensonge abominable, et par lequel nous sommes châtiés.

Bien plus, non seulement les méchants méprisent le nombre mais Dieu lui-même le dédaigne. Lisons l’histoire sainte, voulez-vous, relisons-la sans cesse, méditons-la.

Quand Dieu envoya le déluge, il voulait sauver l’humanité ; c’était un déluge purificateur. Or, combien d’hommes y eut-il dans l’arche de Noé ? Ils étaient huit, dit saint Pierre ; oui, mes frères, huit. Voilà la foule avec laquelle Dieu a refait le genre humain : huit personnes !

Quand Dieu se choisit un peuple, qui appela-t-il ? Abraham, le vieil Abraham, époux de Sara qui était stérile, et il lui dit : « Je ferai de toi un peuple nombreux, plus nombreux que les étoiles du ciel et que le sable de la mer. » Humainement parlant, avouez que c’était sans espoir.

Il en va de même dans les guerres et les combats de l’histoire sainte. Pour prendre le poste philistin que l’armée du roi Saül n’osait pas attaquer, il n’y eut que Jonathan, le fils du roi, seul avec son écuyer, mais il mit sa force en Dieu et il obtint la victoire. De même, quand Gédéon, pour combattre les incursions des Madianites, réunit des milliers de soldats, Dieu lui dit : « Vous êtes trop nombreux. Fais-leur passer une épreuve ; quand les hommes iront boire au torrent, tu ne garderas que ceux qui boiront dans le creux de la main sans laper ni même ployer le genou. » Après l’épreuve, il n’en resta que six cents, et Dieu dit : « Avec ces six cents, vous aurez la victoire ; mais vous saurez, à cause de votre

petit nombre, que la victoire ne vient pas de vous mais de moi, Yahvé. »

Que d'exemples similaires pourrions-nous encore citer, mes frères. Non, Dieu ne veut pas le nombre, *Dieu veut notre foi*.

Or qu'avons-nous vu, en ce triste dimanche 31 janvier ? Je me fais l'écho de ce qu'une presse complaisante, appartenant à nos milieux – je veux parler du quotidien *Présent* – a osé écrire : « Si cette manifestation n'est pas une victoire, son succès numérique est incontestable ¹. » J'ai honte, mes frères, de proférer une telle ânerie dans ce saint lieu, mais je la répète, pour que vous compreniez bien ; écoutez : « Si cette manifestation n'est pas une victoire, son succès numérique est incontestable. » On croit rêver ! Si je vous disais : « Une énorme armée est partie au combat, mais elle n'a pas gagné... » C'est donc qu'elle a perdu ! Pourrais-je alors parler d'« un succès numérique incontestable » ? Vous me diriez avec raison : « Mais vous êtes fou, vous avez perdu la tête ! » On ne comprend plus cela, mes frères, parce qu'on est pris dans le mirage de la quantité, de la matière. Et le même journal ajoutait : « La démonstration de force est une réussite. » Illusion ! Il l'avoue d'ailleurs lui-même : « Cette manifestation n'est pas une victoire. » On est en pleine contradiction ! Dieu n'a que faire du nombre, mes chers fidèles, c'est la marque de notre orgueil.

Et notons que cette recherche du plus grand nombre entraîne inéluctablement la nécessité de rassembler des personnes d'horizons très divers. Il faut, comme on dit familièrement, « ratisser large ». On choisira donc comme critère de rassemblement le plus petit dénominateur commun, et tout ce qui différencie, tout ce qui spécifie, fût-ce l'essentiel, devra être tu ; car il faut alors « faire l'unité », comme on dit.

2. — Et c'est notre deuxième point : *cette unité du 31 janvier est fausse* ; elle est factice.

Qu'avons-nous de commun, mes frères, avec les protestants, les juifs, les musulmans qui étaient supposés manifester avec les catholiques en faveur de la famille. Mais quelle famille ? J'affirme que, sur cette question, nous n'avons rien de commun avec eux. *Ils admettent tous le divorce*, c'est-à-dire qu'ils refusent le principe de base de toute famille solide et stable : l'unité indissoluble du mariage. Principe qui s'applique déjà au mariage naturel et pas seulement au sacrement institué par Notre-Seigneur obligeant les baptisés. Oui, mes frères, l'union légitime de deux païens est déjà quelque chose de sacré et d'indissoluble. Le divorce n'est pas seulement contraire aux commandements de l'Église, il est contraire à la loi naturelle.

Or – et peut-être cette affirmation vous étonne-t-elle, chers fidèles –, ce refus de la loi naturelle, cette acceptation du divorce entraîne logiquement la sodomie. C'est à dessein que je ne dis pas l'homosexualité ; je dis *la sodomie*. Nous ne devons pas banaliser ces abominations, mais parler un langage chrétien. Le terme de sodomie qualifie exactement le péché et le châtement que mérite ce péché. Nous disons donc : le lien entre le divorce et ce péché est évident. La famille, en effet, est fondée sur le mariage indissoluble d'un homme et d'une femme. Si l'on refuse ce principe, un jour ou l'autre, la conséquence arrive. Il faut du temps, sans doute – dans notre France, il a fallu un siècle – mais cette conséquence finit par arriver impitoyablement et par se généraliser, parce que la vie et le péché sont logiques

¹ — *Présent* du 2 février.

même si nous, nous ne le sommes pas. La pratique et la légalisation du divorce amène la pratique et la légalisation de la sodomie.

Alors, comment pourrions-nous approuver le même quotidien *Présent* qui, pendant des jours et des jours avant la manifestation, a cru bon de multiplier la propagande pour tel groupe de juifs, tel groupe de protestants, etc., sous prétexte qu'ils s'étaient prononcés en faveur de la manifestation ? Et ce journal n'a rien trouvé de mieux à écrire, en parlant de tous ces gens venus manifester – je cite : « Avec leurs différences, leurs exigences particulières qui peuvent être d'un ordre plus ou moins élevé [ils ne croient pas au même Dieu !], tous ont en commun une certitude qu'ils viennent clamer : ils veulent défendre la famille – c'est le fondement naturel de la société – et défendre le mariage, institution nécessaire et indispensable à l'éducation des générations ¹. » Eh bien non, mes frères, tous ne défendent pas la famille ni le mariage. Car, je le répète, qu'avons-nous de commun avec un protestant qui peut divorcer autant de fois qu'il veut ; avec un juif qui peut faire de même ; avec un musulman qui peut avoir autant de femmes qu'il est capable d'en entretenir ?

Au reste, comble d'ironie – Mgr Lefebvre lui-même nous l'enseignait à Écône ; il l'avait vu de ses yeux –, en Afrique Noire, ce sont les musulmans qui ont introduit le péché de sodomie. Les Noirs ignoraient ce péché abominable, tellement contre nature ; c'est l'islam qui a apporté cette dépravation. Et l'on veut manifester avec eux ? Non ! on a perdu la tête, chers fidèles.

Et *Présent* ajoute même qu'il se trouvait, dans la liste des participants à la manifestation – tenez-vous bien – : « des associations *a-confessionnelles* [autant dire athées] et *laïques*, défendant le mariage civil et républicain ; tous ensemble, main dans la main... » Comment ! nous, des catholiques, nous participons à de telles choses ? Je vous le demande : quelle unité y avait-il dans cette manifestation ? Il n'y en avait pas ; ou plutôt, si, il y en avait une : diabolique, infernale ; l'unité de ceux qui sont contre la foi catholique avec ceux qui la taisent.

3. — Et cela nous amène à notre troisième point. Cette manifestation était *une apostasie pratique* des catholiques.

Je l'ai dit, la recherche du plus grand nombre entraîne nécessairement le silence sur les différences entre les uns et les autres. Or, il est clair que notre foi catholique est exigeante, parce qu'elle nous veut saints. Même si, malheureusement, un certain nombre de catholiques ne sont pas à la hauteur de leur religion, il est incontestable que l'idéal catholique est le plus élevé. Il s'ensuit que, dans cette fausse union, c'est forcément le catholique, c'est-à-dire celui qui a la foi en Dieu Un et Trine, qui professe l'incarnation et la rédemption, qui est tenu à la rectitude morale, à la pratique des sacrements, à la prière et à la pénitence..., c'est lui, le catholique, qui devra transiger et se taire sur tout cela, pour ne pas déplaire au juif, au musulman, à l'athée ou au républicain maçonnique. C'est une apostasie, mes frères.

Regardons, si vous le voulez bien, l'attitude qu'avaient les vrais croyants, déjà dans

¹ — *Présent* du 30 janvier.

l'ancien Testament, avant même la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'épisode dont je veux parler se trouve dans le livre de Josué, au temps de la conquête de Canaan par les Hébreux, après leur exode de quarante ans dans le désert. Cette terre, Dieu l'avait promise, mais pas sans combat : il faudrait se battre pour l'avoir. C'était donc des gens prêts à combattre, s'il vous plaît, pas des couards. « Jéricho s'était soigneusement barricadée contre les Israélites », dit le texte, personne n'en sortait, personne n'y entrait. Yahvé dit alors à Josué : « Vois ; moi, Yahvé, je livre entre tes mains Jéricho et son roi. Vous tous, les combattants, valeureux guerriers, vous contournez la ville pour en faire une fois le tour et, pendant six jours, tu feras exécuter la même manœuvre. Sept prêtres porteront sept trompes en avant de l'arche ¹. » L'arche, mes frères, c'est l'arche d'alliance, symbole de la présence mystérieuse de Dieu parmi son peuple, qui préfigure notre tabernacle où Jésus-Christ est réellement présent. Voilà comment ces gens « manifestaient » : Dieu était au premier rang, au milieu d'eux. Et Yahvé continua : « Le septième jour, vous ferez sept fois le tour de la ville et les prêtres sonneront de la trompe. Lorsque la corne de bélier retentira, quand vous entendrez le son de la trompe, tout le peuple poussera un formidable cri de guerre, et le mur de la ville s'effondrera sur place. Alors le peuple montera à l'assaut, chacun droit devant soi. » C'est ce qu'ils firent, et ils obtinrent la victoire.

*

Mais venons-en à ce qui s'est passé ce 31 janvier.

D'abord, il faut souligner l'*athéisme* évident de cette manifestation. Oh ! un athéisme subtil, habile. Dieu n'a pas été attaqué ouvertement ; il n'y eut aucun slogan athée : il ne fallait par effaroucher les catholiques. Ce fut plus sournois, mes frères : Dieu a été tu, passé sous silence ; il aura été le grand absent de cette journée, comme s'il n'existait pas, comme s'il n'était pas tout-puissant, comme s'il n'était pas infiniment bon. Ce seul point, mes frères, cet athéisme public et voulu, vicie tout le reste ; c'est le péché capital qui a stérilisé cette manifestation dès le principe, son péché contre le premier commandement.

Et, notons-le bien, ce sont, oh honte ! des catholiques qui ont fait cela, des fidèles qui chantent tous les dimanches, comme nous allons le chanter dans quelques instants : *Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem...* Sommes-nous menteurs, mes frères, y croyons-nous ?

Ajoutons que cette réunion eut lieu un dimanche, le jour consacré à Dieu pour l'honorer, le louer et le prier : c'est une obligation qui résulte du troisième commandement. Pourquoi cela ne s'est-il pas fait un samedi ? « Ah, m'a-t-on dit, mon Père, pas le samedi : les juifs ne viendraient pas... Pas le vendredi non plus : les musulmans ne viendraient pas ! »

Ce n'est pas tout. L'ennemi est rusé, il craint toujours une renaissance de la foi. Il craignait que les catholiques ne s'affichent, ce jour-là. Alors, qu'a-t-il fait ? Pour empêcher les quelques malheureux catholiques – qui, à mon avis du moins, ont eu tort d'aller là-bas,

¹ — Jos 6.

même avec l'intention d'y prier – pour les empêcher de prier publiquement, donc, qu'a-t-on fait ? On a mis une sonorisation tonitruante qui a tout couvert en permanence.

Bien plus, comme la nature a horreur du vide, comme on ne peut pas faire marcher cent mille personnes en silence, on les a occupées avec des slogans et des pancartes. Je vous en donne quelques exemples, pour que vous sachiez la vérité, mes chers fidèles, parce que c'est ainsi que les choses eurent lieu. Il y avait de grands chars, comme au carnaval. Sur l'un d'entre eux, avait pris place un certain nombre de responsables et de maires de France, avec ce calicot grotesque : « Champion les maires ! Le PACS au vestiaire ! » Voici un autre exemple de calicot : « On ne PACS pas avec les amis. Tous unis contre la zizanie. » Quelle bassesse ! Et les slogans, mes frères, étaient du même genre. Je vous en cite un seul ; que le bon Dieu me pardonne, dans ce saint lieu, mais c'est pour que vous compreniez bien, que vous vous souveniez de ce que je vous dis là. L'un des slogans qu'ils ont chanté, qu'ils ont hurlé, était donc : « On est jeune, on danse le techno, on est anti-PACS »...

Pourtant, la queue du diable était là, bien reconnaissable. Savez-vous sur quel air ils ont chanté ces niaiseries ? Sur l'air de : *I will survive*, l'hymne de la communauté homosexuelle internationale. Oui, mes frères, le diable riait bien ! Pensez : des milliers de catholiques, tout un dimanche, pendant des heures. Certains d'entre eux ne sont même pas allés à la messe ce dimanche-là, pour être présents, « parce qu'il fallait être nombreux ». Et devinez quel était le terminus de la marche ? L'esplanade des Droits de l'homme ! Si vous n'avez pas compris, je ne sais pas ce qu'il vous faut...

*

Que faut-il faire, alors ? Sommes-nous condamnés à ne rien faire contre les lois sataniques qu'on nous prépare ? Non, mes frères.

Mais il faut agir comme on a toujours fait. La nature humaine ne change pas, Dieu non plus ; il est toujours infiniment bon et tout-puissant. Voulez-vous des exemples ? En voici deux, vécus et tirés de l'histoire.

Dans la nuit du 13 au 14 juillet 1099 – nous en célébrerons le IX^e centenaire cette année – les croisés de la première croisade attaquèrent Jérusalem qu'il prirent le vendredi 15. Comment s'y étaient-ils pris ?

Le 8 juillet, ils avaient organisé une procession solennelle autour des murailles de la ville, jusqu'au Mont des Oliviers. Ils commencèrent par écouter un sermon qui enflamma leur cœur de charité pour Notre-Seigneur et les rendit prêts à sacrifier leur vie. Tout ceci se passa sous les yeux des musulmans qui ne cessèrent, du haut des remparts, de blasphémer la foi chrétienne. L'archevêque Guillaume de Tyr, un chroniqueur de l'époque, nous dit même qu'ils crachaient sur les chrétiens en train de processionner. Il ajoute : « Ils faisaient moult choses honteuses encore, et vilénies qu'il ne convient pas à moi de dire. » Voyez le courage de ces chrétiens, mes frères ; ils étaient des soldats, pas des mauviettes, venus depuis la France à pied ou en bateau, et ils combattaient les Sarrasins depuis déjà deux ans.

Il faut dire également qu'avant cette procession, ils avaient fait un jeûne. Oui, mes frères, une armée qui avait jeûné ! Ils venaient pourtant pour se battre, ils avaient besoin de

toute leur force physique. Mais ils avaient la foi. Ils savaient que si Dieu n'était pas avec eux, même la force la plus invincible, même le nombre le plus grand n'obtiendraient rien. C'est pourquoi ils jeûnèrent et ils processonnèrent en priant. Et, le 15 juillet, ils prirent Jérusalem sans coup férir.

Quelques siècles plus tard, le 31 mai 1429, sainte Jeanne d'Arc délivra Orléans. Comment, elle et les Orléanais, ont-ils agi ?

Le mardi 3 mai, en la fête de l'invention de la Croix du Sauveur, on porta processionnellement la relique de la vraie Croix. Tous les notables de la ville d'Orléans, des torches à la main, escortaient la relique, et Jeanne d'Arc était là, avec les principaux capitaines de son armée.

Ensuite, elle fit confesser les soldats, elle reprit les blasphémateurs, elle fit même, dans la campagne alentour, dresser une estrade pour qu'il y ait la messe et que tous puissent y assister, et elle donna l'exemple en communiant et en priant devant l'armée. Elle exhorta les soldats pour qu'aucun d'entre eux ne marchât à l'assaut sans avoir mis sa conscience en paix par une bonne confession. Elle demanda que les femmes de mauvaise vie ne pussent se mêler à la troupe, car autrement, disait-elle, Dieu ne permettrait pas que les Français eussent le dessus à cause de leurs péchés.

Voilà mes frères, la clef de la réussite.

Le drame, la cause de nos échecs, c'est le péché. Sainte Jeanne d'Arc a justement dénoncé l'unique mal, la seule catastrophe qui compte : le péché, nos péchés. C'est lui qui est la cause de tous nos malheurs. Tant que nous n'aurons pas compris cela et que nous n'agissons pas en conséquence, nous perdrons notre temps et nos efforts, et nous serons châtiés.

L'oraison sur le peuple du vendredi après les Cendres le disait : « Protégez, Seigneur, votre peuple et, dans votre clémence, *purifiez-le de tout péché, car aucune adversité ne peut lui être nuisible si aucune iniquité ne domine sur lui.* » C'est clair, mes frères ; c'est ce qu'avait dit le prophète Isaïe : « Si vous ne croyez, vous ne pourrez tenir ; mais celui qui s'appuie sur la pierre angulaire de Sion, sur Yahvé, il n'aura pas à fuir, il n'aura pas à craindre. »

A Fatima – et nous concluons par cette évocation –, la sainte Vierge Marie, très au fait de l'actualité, nous a mis en garde : « La Russie répandra ses erreurs dans le monde. » C'était en 1917 ; le bolchevisme apparaissait à peine. Or, quel remède a proposé Notre-Dame ? De rassembler des armées et d'envoyer des bombes ? de faire une grande coalition réunissant croyants et incroyants, athées et franc-maçons au nom des Droits de l'homme ? Non. Elle a dit, d'abord : « *Consacrez la Russie à mon Cœur Immaculé.* » Hélas, ce n'est toujours pas fait. Comme deuxième remède, elle a indiqué *la pénitence*, et c'est pourquoi Jacinthe, Lucie et François l'ont tant pratiquée. Enfin, elle a recommandé *la prière*, le chapelet quotidien tout spécialement.

Mes chers fidèles, puissiez-vous retenir cela pour être zélés à prier, à faire pénitence et mettre votre espoir en Dieu seul et non pas dans les moyens humains. Méfiez-vous des sirènes qui tournent et sifflent à nos oreilles, même dans nos milieux de Tradition ; nous sommes contaminés, plus que nous le pensons, par l'esprit du monde et par ce que Léon XIII appelait l'« américanisme », c'est-à-dire le manque d'esprit surnaturel dans

l'accomplissement des œuvres.

Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il.

L'année sainte 2000 et le jubilé œcuménique

Le Sainte Anne, bulletin du prieuré Sainte-Anne de la Fraternité Saint-Pie X (avenue de Beauvais, 22100 Lanvallay) publie une chronique régulière sur le jubilé de l'an 2000, divisée en deux parties : 1. – l'année sainte, histoire et esprit ; 2. – le jubilé œcuménique. Nous reproduisons ici des extraits légèrement corrigés des quatre premiers articles parus.

Le Sel de la terre.

*
* *

DEPUIS le XIII^e siècle, notre mère la sainte Église célèbre des jubilés. Durant ces années saintes, elle ouvre plus largement à ses enfants le trésor de ses indulgences, afin que tous y puisent la remise de la peine due à leurs péchés. Sept cents ans après la publication du premier jubilé par le pape Boniface VIII, et à l'initiative de Jean-Paul II, sera célébré en l'an 2000 un jubilé de l'Église catholique. Pour la première fois cependant, il s'agira d'un jubilé œcuménique, bien différent des précédents...

L'année sainte

Catholiques romains, nous irons à Rome au mois d'août 2000, mais il faut nous préparer à cette année sainte selon l'esprit et la Tradition de l'Église : *L'histoire des années saintes* nous guidera sur les pas de nos pères tandis que *L'esprit de l'année sainte* nous aidera à préparer cette année jubilaire dans un véritable esprit chrétien.

Histoire des années saintes

• *Boniface VIII et la première année sainte*

Dès le II^e siècle, les chrétiens se rendaient à Rome pour vénérer les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul, dans les nécropoles du Vatican et de la via Ostiense. Au cours des siècles, la ferveur religieuse et l'attachement des populations au Siège de Pierre conduisirent les pèlerins de plus en plus nombreux à la Ville éternelle.

Le 22 février 1300, le pape Boniface VIII se rendit du Latran¹ à la basilique Saint-Pierre où une foule de pèlerins l'attendait. Le souverain pontife monta à l'ambon et, après l'homélie, publia la bulle *Antiquorum habet fida relatio* par laquelle il proclamait le premier jubilé de l'histoire de l'Église ; Giotto a immortalisé cet événement par une belle fresque dont, aujourd'hui encore, on peut admirer une partie à la basilique Saint-Jean de Latran.

Boniface, évêque, pour mémoire perpétuelle. On sait sur le rapport fidèle des anciens qu'il y a de grandes indulgences et rémissions de péchés accordées à ceux qui visitent la vénérable basilique du Prince des apôtres. Nous donc (...) ayant pour agréables ces sortes de rémissions et indulgences, nous les confirmons et approuvons et même nous les renouvelons et approuvons par le présent écrit. Et afin que les bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul soient toujours plus honorés par la visite que les fidèles feront de leurs basiliques (...) Nous accordons à tous ceux qui, vraiment pénitents et confessés, visiteront ces basiliques, pendant cette année mille trois cent, qui a commencé au jour de la nativité de Notre-Seigneur (...) une pleine et entière rémission de leurs péchés².

Les acclamations retentirent dans la basilique, tandis que l'on portait solennellement l'original de la bulle sur l'autel de Saint-Pierre. Ce fut dans la chrétienté un événement inouï dont témoignent toutes les annales contemporaines. Deux millions de fidèles se rendirent à Rome cette année-là.

Ce premier jubilé s'acheva au soir de Noël de l'an 1300 et fut l'une des plus prodigieuses manifestations de foi de la chrétienté médiévale. Boniface VIII fixa alors la célébration de l'année sainte tous les cent ans.

*

• *Le pape avignonnais Clément VI et l'année sainte 1350*

L'échéance de cent ans décidée par Boniface VIII fut réduite de moitié au milieu du XIV^e siècle par le pape avignonnais³ Clément VI (1342-1352) qui promulgua une année sainte en 1350. Le document romain *Unigenitus* fait état des supplications des Romains qui souhaitaient revoir le pape dans la Ville éternelle. Il souligne aussi les calamités du temps (guerre de Cent ans, peste noire qui ravagea un tiers de la chrétienté...). Les conditions pour gagner l'indulgence jubilaire étaient les mêmes qu'en l'an 1300, mais le pape ajouta la visite à Saint-Jean-de-Latran. Peu désireux de s'installer dans une ville abandonnée, Clément VI chargea son légat à Rome, le cardinal Gaetani Ceccano d'organiser la célébration. Près d'un million et demi de pèlerins vinrent à Rome au cours de cette année

¹ — Un témoin oculaire, le cardinal J.G. STEFANESCHI, a laissé dans son *De centesimo seu jubileo Anno* un témoignage précieux. Voir la revue *Bessarione*, t. VII, p. 299-300.

² — TOSTI Louis, *Histoire de Boniface VIII et de son siècle*, Paris, Éd. Vivès, 1854, t. II, p. 109.

³ — Après son grave conflit avec Boniface VIII, Philippe le Bel obtint du pape français Clément V (1305-1314) l'installation de la papauté à Avignon, près du Comtat Venaissin, terre pontificale depuis 1229. Quand les rois de la chrétienté virent les papes à Avignon, ils ne les écoutèrent plus autant, paraissant trop soumis à l'influence française.

1350. L'absence du pape se fit cruellement sentir. Les pèlerins acceptèrent de grandes privations : les Allemands et les Hongrois, entre autres, campèrent à la belle étoile, sans eau. Parmi les hôtes remarquables, il faut citer le roi Louis de Hongrie qui fit embellir l'autel de Saint-Pierre, sainte Brigitte de Suède et Pétrarque qui laissa un tableau hallucinant d'une Rome ruinée.

En 1377, Grégoire XI quittait Avignon grâce aux supplications et aux pénitences de sainte Catherine de Sienne. Les Romains, arguant de la brièveté de la vie humaine, le supplièrent de ramener de 50 à 33 ans le temps du jubilé. Il prescrivit qu'on ajoutât à la visite des trois basiliques celle de Sainte-Marie-Majeure. Mais il rendit son âme à Dieu en 1378, année qui vit éclater le grand schisme d'Occident (1378-1417).

*

• *Les jubilés pendant le grand schisme : 1390 et 1400*

Pendant le grand schisme d'Occident¹, le pape de Rome, Urbain VI (1378-1389), jugeant que de nombreux fidèles ne pourraient bénéficier des faveurs du jubilé s'il ne revenait qu'une fois tous les cinquante ans, prit la résolution d'abrèger ce temps. Il fixa la périodicité de l'année sainte à 33 ans, en souvenir de la durée de la vie sur terre de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Urbain VI espérait aussi que la nouvelle année sainte, annoncée en pleine crise, pourrait mettre fin au grave scandale d'une Église bicéphale. Il ne put – pour diverses raisons – célébrer le jubilé prévu en 1383 et le proclama finalement en 1390 par la bulle *Salvator noster* du 8 avril 1389.

Mort quelques mois plus tard, ce fut son successeur Boniface IX (1389-1404) qui ouvrit la Porte sainte de Saint-Pierre, à la Noël de l'an 1390. Le schisme qui coupait en deux la chrétienté priva Rome de nombreux pèlerins : seuls les royaumes qui reconnaissaient Boniface IX se rendirent dans la Ville éternelle, à savoir l'Italie, l'Empire, la Pologne et la Hongrie. Les Anglais et les Portugais, dont le déplacement à travers les territoires français était impossible – le roi de France Charles VI (1380-1422) ne reconnaissant pas Boniface IX –, gagnèrent l'indulgence en visitant les églises de leur royaume. Ce fut le premier jubilé au cours duquel les pèlerins devaient visiter les quatre basiliques majeures (Saint-Pierre, Saint-Paul-hors-les-murs, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Majeure).

En cette fin de siècle, la chrétienté dans son ensemble pensait surtout à gagner l'indulgence de l'année séculaire 1400, comme l'avait ordonné Boniface VIII en 1300. Ce fut encore Boniface IX qui annonça ce quatrième jubilé. Malgré les guerres (guerre de Cent ans...) et les divisions (toujours le grand schisme), Rome vit affluer de nombreux pèlerins². Ce fut la grande époque des confréries itinérantes : longs cortèges d'hommes, de femmes,

¹ — On appelle *schisme d'Occident* ou *grand schisme*, la scission qui se produisit dans l'Église catholique de 1378 à 1417 ; durant cette période, il y eut deux papes à la fois, l'un séjournant à Rome, l'autre à Avignon. En 1409, il y en eut même un troisième, à Pise. Le concile de Constance (1414-1418), puis l'élection de Martin V (1417), mirent fin à ce schisme déplorable.

² — Charles VI, voyant des milliers de Français quitter le royaume, défendit à tous ses sujets, de l'avis de son conseil, d'entreprendre à l'avenir ce voyage !

d'enfants, de paysans et d'étudiants allant de ville en ville, habillés de blanc, écoutant sur les routes les sermons de grands prédicateurs comme saint Vincent Ferrer. Ils vinrent très nombreux à Rome pendant cette année jubilaire, c'est pourquoi ce jubilé fut appelé « le jubilé des Blancs ».

*

• *Le grandiose jubilé de 1450*

Le grand schisme prit fin avec le pontificat du pape Martin V (1417-1431). Ce pape dont le corps repose dans la nef de la basilique Saint-Jean-de-Latran respecta les prescriptions d'Urbain VI qui avait fixé l'année sainte tous les 33 ans. En 1423, le jubilé eut lieu sans qu'aucune bulle ne l'annonçât officiellement. Peu de pèlerins se déplacèrent en raison des malheurs du temps.

En revanche, grandiose fut le jubilé de 1450 proclamé par le pape Nicolas V (1447-1455). Après les maux du grand schisme, il fut salué comme l'aurore d'une véritable résurrection de l'Église. De toute la chrétienté, des foules enthousiastes accoururent à Rome pour obtenir la précieuse indulgence, mais aussi pour contempler la Ville sainte – la *Roma sancta* – redevenue l'unique capitale religieuse de la chrétienté. « Jamais, dit l'historien Christophorus a Soldo, on a entendu dire que les chrétiens soient accourus à un jubilé en foules pareilles à celles qui arrivèrent cette fois. Rois, ducs, marquis, comtes et chevaliers, bref, des gens de tous les états prenaient chaque jour le chemin de Rome ». Ænaes Sylvius (le futur pape Pie II) n'estime pas à moins de 40 000 le nombre des bouches qu'il fallut nourrir chaque jour. Un millier d'auberges avec enseigne recevaient les pèlerins mais, le plus souvent, ils couchaient sur des paillasses ¹.

La ferveur était grande. Les pèlerins visitaient les basiliques et priaient dans chacune d'elles. Les pénitenciers de toutes langues – y compris la langue bretonne ! – étaient installés à l'ombre de Saint-Pierre. Un des principaux moments de cette année jubilaire fut la canonisation de saint Bernardin de Sienna (1380-1444), le saint le plus populaire qu'eût vu l'Italie depuis des siècles. Un faste inouï fut déployé le 24 mai, jour de la Pentecôte, où Nicolas V déclara la sainteté du franciscain. D'innombrables prédicateurs racontèrent la vie édifiante de saint Bernardin et toutes les églises de la péninsule italienne firent des processions en son honneur.

Le pape Nicolas V fit lui aussi l'édification des pèlerins lorsqu'il alla pieds nus par les rues de Rome faire la visite des stations.

En voyant cette preuve de la résurrection de la foi, le monde devait se convaincre que le Vatican, dont l'autorité avait été si violemment battue en brèche, était encore le centre de la chrétienté.

¹ — Nicolas V avait pris la précaution de faire élargir les rues les plus étroites de Rome. Pourtant, un grand malheur arriva le 19 décembre 1450 : ce jour-là le suaire de sainte Véronique avait été exposé à Saint-Pierre. La cohue fut telle qu'une bousculade sur le pont Saint-Ange provoqua la chute de plusieurs dizaines de pèlerins dans le Tibre, dont beaucoup périrent. Nicolas V fut ému au point de tomber dans une sorte d'hypocondrie. Il fit ériger à l'entrée du pont deux chapelles propitiatoires qui furent par la suite remplacées par les statues de saint Pierre et de saint Paul.

Esprit des années saintes

Le jubilé tel que nous le célébrons dans l'esprit de l'Église, n'est autre chose qu'une indulgence extraordinaire, par laquelle l'Église nous remet toutes les peines temporelles dues à la justice divine, suite aux péchés qui ont été remis dans le sacrement de la pénitence.

Le mot *jubilé* vient de l'hébreu *jobel*, terme qui signifie allégresse¹ et dont les Israélites se servaient pour exprimer leur joie en célébrant la miraculeuse délivrance de la longue captivité sous la tyrannie de Pharaon. C'était en effet pour eux un grand sujet de joie, puisque chacun rentrait dans tous ses biens et que les esclaves étaient mis en liberté. C'était surtout une excellente figure de la grâce que Dieu devait accorder un jour aux chrétiens par les mérites du Messie, véritable libérateur.

Parce que la loi nouvelle est le parfait accomplissement des mystères dont l'ancienne loi n'avait que les ombres, l'Église, comme une bonne mère, a emprunté ce saint usage du jubilé : de même que les années jubilaires de l'ancien Testament célébraient la fin de l'esclavage des Hébreux et leur entrée dans la terre promise, celles de l'Église de Jésus-Christ célèbrent la libération des hommes de l'esclavage du péché par l'incarnation et la rédemption, et leur entrée dans la cité céleste. En ce temps de miséricorde et de remise des peines que sont les jubilés, les pécheurs peuvent en effet rentrer dans tous les biens spirituels qu'ils ont perdus par leurs crimes.

Le jubilé est appelé *année sainte* parce que l'Église y fait l'application des mérites de Jésus-Christ, qui sont les sources inépuisables de toute sainteté. C'est une année de grâce et de miséricorde, parce que c'est le temps par excellence des libéralités et de la clémence du Dieu Sauveur. On l'appelle aussi une année de paix parce que les vrais pénitents y sont parfaitement réconciliés avec Dieu. Ces années jubilaires sont vraiment des jours de salut parce que l'Église nous y offre des moyens plus abondants et plus efficaces que les indulgences plénières qu'elle a coutume de nous accorder aux autres jours de l'année, même les plus solennels.

*

• *Noms et espèces de jubilés*

On distingue principalement deux sortes de jubilés : le jubilé ordinaire, et le jubilé extraordinaire ou *ad instar*.

Le *jubilé ordinaire* est celui qui s'accorde tous les vingt-cinq ans à Rome et qui dure un an. Il est ensuite étendu, par une bulle expresse, à tous les diocèses de l'Église catholique. Ce jubilé fut officialisé par le pape Boniface VIII en l'année 1300. Depuis 1475, il est célébré tous les vingt-cinq ans (à l'exception des années 1800 et 1850). Le jubilé de l'an

¹ — Ou « bélier », « corne de bélier » (*lbe/y*), car c'est au son de la corne de bélier (*shôphâr*) que les jubilés étaient solennellement ouverts. (NDLR.)

2000 s'inscrit à la suite de ces jubilé ordinaires.

Le *jubilé extraordinaire* est celui qui est accordé pour quelques circonstances particulières, comme l'exaltation du nouveau pontife, une grâce spéciale qu'on veut obtenir pour un royaume ou un pays, la cessation d'un fléau public, l'anniversaire de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ces jubilé extraordinaires sont accordés par les papes à tous les fidèles ou à certaines régions, pour des causes qui leur sont particulières. Le pape Léon X accorda une indulgence de cette nature, en 1518, aux Polonais, pour les engager à se liguer contre les Turcs ; il est le premier à avoir inauguré cette sorte de jubilé.

*

• Cérémonies du jubilé ordinaire à Rome

Si la tradition de l'Église était respectée, voici ce que nous devrions voir à Rome pour l'année sainte 2000 :

La publication du jubilé de l'année sainte se fait solennellement le jour de l'Ascension de l'année précédente, à la grande porte de la basilique Saint-Pierre, en latin seulement et au son de la trompette.

La veille de Noël, avant les premières vêpres, le souverain pontife entonne le *Veni Creator* dans la chapelle Sixtine puis va processionnellement à la Porte sainte. Cette porte se trouve à droite sous le vestibule de la basilique Saint-Pierre. Elle n'est ouverte que pendant l'année du jubilé : le reste du temps elle est murée. Le pape ayant achevé l'hymne, reçoit des mains du grand pénitencier un marteau en argent doré, va auprès du mur qui ferme la porte, et frappe trois fois en chantant *Aperite mihi portas justitiae*. Des ouvriers font alors tomber le mur. Le souverain pontife tenant une croix de la main droite et un cierge de la main gauche, se met à genoux, fait une prière, entonne le *Te Deum* et entre le premier. Il est suivi des cardinaux, d'un nombreux clergé et de toute la procession qui l'accompagne. Pendant ce temps, trois cardinaux délégués du pape vont accomplir la même cérémonie aux trois autres basiliques patriarcales (Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Paul-hors-les-Murs).

La Porte sainte reste ouverte toute l'année du jubilé, d'une fête de Noël à l'autre. Belle par elle-même, la cérémonie de l'ouverture de la Porte sainte a un sens mystique et sublime. La Porte sainte se trouve à droite, les fonts baptismaux à gauche de l'église, ce qui signifie les deux entrées ouvertes à l'homme pour arriver au ciel. Le baptême est la première et on n'y passe qu'une fois ; la porte de la pénitence est la seconde et, grâce à la miséricorde divine, elle n'est jamais irrévocablement fermée. C'est le jour de Noël, jour par excellence d'indulgence et de pardon, que la Porte sainte est ouverte. Au pontife, représentant le Sauveur, est réservée la prérogative de l'ouvrir et la gloire de la franchir le premier.

On ne connaît pas l'époque à laquelle la cérémonie de l'ouverture de la Porte sainte fut instituée mais le pape Alexandre VI, avec la bulle *Inter curas multiplices* du 20 décembre 1499, fixa définitivement le cérémonial. Benoît XIV, en 1750, veilla à déterminer à nouveau le déroulement par quatre nouvelles constitutions successives. Ce cérémonial fut

scrupuleusement respecté jusqu'à l'année sainte 1950.

La symbolique chrétienne de cette cérémonie se retrouve dans les trois coups de marteau qui répondent à la triple joie de l'Église militante, souffrante et triomphante. C'est un marteau qui est employé, et non des clefs, parce qu'une porte ouverte avec des clefs subsiste et peut être fermée, même pour toujours. Mais, ouverte avec un marteau, elle est démolie. Cela signifie que le pécheur repentant peut entrer sans obstacle, sans crainte de voir la porte sainte du pardon se refermer. Les quatre basiliques majeures, dont chacune a une porte sainte, figurent quant à elles les quatre parties du monde, car le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ Rédempteur peut laver les péchés de tous les êtres humains.

À la suite du souverain pontife (c'est-à-dire de celui qui fait le pont entre Dieu et les hommes), la foule des chrétiens, confessés et repentis, pénètre par la Porte sainte, derrière les cardinaux, les évêques et le clergé, pour se jeter dans les bras du Dieu trois fois saint, du Père miséricordieux qui veut sauver ses enfants.

Après l'ouverture de la Porte sainte, le souverain pontife prie dans la basilique Saint-Pierre aux intentions générales du jubilé. Pie XII les formula ainsi en 1950¹.

— *Que chacun s'efforce de vivre plus saintement :*

Quant aux supplications qu'il convient d'adresser à Dieu, qu'on demande tout d'abord que tous par leurs prières et leurs pénitences, expient en particulier leurs propres fautes et tendent à l'amendement des mœurs ainsi qu'à la pratique de la vie chrétienne, en sorte que ce jubilé hâte heureusement le retour universel de tous au Christ.

— *Qu'on prie pour que l'Église demeure forte au milieu de la tempête :*

De plus, il faut demander, par une prière ardente, que la fidélité due au divin Rédempteur et à l'Église fondée par lui soit maintenue par tous, dans un esprit irréductible et avec une réelle volonté. Que les droits très saints de l'Église soient toujours conservés inviolablement contre les embûches, les tromperies et les menées de ses ennemis.

— *Que ceux qui vivent en dehors de l'Église soient touchés par la grâce :*

Et aussi que ceux qui ne connaîtraient pas la vérité catholique ou qui errent en dehors du droit chemin, y compris ceux qui méprisent et blasphèment Dieu soient éclairés de la lumière d'En-Haut et touchés par une grâce irrésistible, les amenant à obéir aux préceptes de l'Évangile.

— *Que la paix règne à nouveau sur le monde :*

Que soient rétablies au plus tôt par toute la terre et surtout dans les Lieux saints de Palestine une tranquillité sereine et une paix stable.

Rien d'autre n'est prescrit, chers fils, si ce n'est que Nous vous invitons paternellement à vous rendre à Rome très nombreux durant le cours de l'année sainte. Nous disons à Rome, qui pour les chrétiens de toutes nations est comme une seconde patrie. (...) Chers fils, des pèlerinages de cette sorte ne doivent pas être entrepris à la façon de ceux qui ont coutume de voyager pour leur plaisir, mais avec ce grand esprit de piété qui, dans les siècles précédents, se remarquait chez les fidèles de toutes classes et de

¹ — Bulle *Jubilaenum maximum* promulguant le jubilé de 1950, 26 mai 1949, AAS, 1949, p.257.

toutes races, ayant su, pour atteindre Rome, même à pied, surmonter les obstacles de la route, dans le but d'effacer leurs péchés par les larmes de la pénitence et d'implorer de Dieu le pardon et la paix.

Ressuscitez donc, intensifiée et infusée chez certains, cette foi de jadis avec l'ardeur en fait de la divine charité. Et il arrivera de la sorte, grâce à l'inspiration et au secours du Saint-Esprit, que ce prochain et solennel jubilé produira en chacun des fidèles et dans toute la chrétienté des fruits de salut.

*
* *

Le jubilé œcuménique *

Documents pour servir à l'histoire du jubilé œcuménique

Les modernistes préparent pour l'an 2000 un jubilé très œcuménique, ouvert par la « porte sainte » de Vatican II. Dans l'esprit d'Assise, ils veulent célébrer une fausse paix, fondée sur l'union des différentes religions et les demandes de pardon réitérées de l'Église. Nous dénonçons cette entreprise, suppliant Notre-Dame, puissante comme une armée rangée en bataille, de défendre l'honneur de son Fils dans son corps mystique.

Les structures mises en place à Rome pour l'organisation du jubilé de l'an 2000, prouvent combien cette célébration se veut œcuménique. Cinq commissions sur dix ont pour objet l'œcuménisme ¹.

Vatican II, « porte sainte » du jubilé 2000

C'est ce qu'a expliqué Jean-Paul II, le 16 février 1996, lors de la première rencontre de préparation au jubilé :

Toute programmation en vue du jubilé doit, en premier lieu, se rapporter à la richesse du concile œcuménique Vatican II, « événement providentiel par lequel l'Église a commencé la préparation immédiate du jubilé du deuxième millénaire » (*Tertio millennio adveniente*, n° 18). En effet, le Concile représente presque la « porte sainte » de ce nouveau printemps de l'Église qui devra être révélé par la célébration du jubilé. L'assise

* — «Le vocabulaire est important: il faut distinguer *jubilé de l'an 2000*, qui peut être célébré œcuméniquement (et aussi très laïquement !) et *année sainte*, dans la tradition de l'Église catholique.» Citation des évêques de la Commission épiscopale pour l'Unité des chrétiens (Mgr Daucourt, Mgr Boffet, Mgr Frikart, Mgr Quelen, Mgr Molerès), déclaration du 14 juin 1996 (*Documents épiscopaux*, n° 12-13, septembre 1996).

¹ — Le Conseil de présidence comprend le Comité central (Président: cardinal Etchegaray) et 10 commissions de travail parmi lesquelles: 1° Commission œcuménique (Président: Mgr Paul Werner Scheele); 2° Commission dialogue interreligieux (Président: Mgr Michael Louis Fitzgerald); 3° Commission Théologico-historique (Président: R.P. Georges Cottier, O.P.); 4° Commission pour les Nouveaux Martyrs (Président: Mgr Michel Hrynchshyn, C.S.S.R.); 5° Commission liturgique (Président: Mgr Geraldo Majella Agnelo).

conciliaire s'est concentrée sur le mystère du Christ et de son Église, en s'ouvrant au monde pour offrir la réponse évangélique à l'évolution de la société contemporaine : sa leçon est fondamentale pour la préparation et la célébration du grand jubilé de l'an 2000.

« Esprit d'Assise, descends sur nous tous ! »

Le cardinal Etchegaray, président du Comité central du jubilé, souhaite que la célébration jubilaire s'inscrive dans la continuité d'Assise. Il a publié dans la revue *Tertium Millennium* (septembre-octobre 1996) un article intitulé « L'esprit d'Assise », qui laisse augurer de l'esprit du jubilé :

(...) Si j'évoque avec émotion la journée d'Assise, c'est parce que j'avais conduit obstinément sa laborieuse préparation. (...) Nous n'avions derrière nous aucune référence historique, devant nous aucun point de repère. (...) Assise a ainsi permis à des hommes et à des femmes de témoigner d'une authentique expérience de Dieu au cœur de leurs propres religions. (...) Assise, c'était il y a dix ans. Qu'en sortira-t-il en l'an 2000 ? Le pape Jean-Paul II, dans sa lettre *Tertio Millennio adveniente*, trace des jalons précis. (...) Il n'oublie pas les religions non chrétiennes, spécialement les juifs et les musulmans qui, comme les chrétiens, se réclament de la descendance d'Abraham. (...) Esprit d'Assise, descends sur nous tous !

Un calendrier œcuménique

Un calendrier spécial, interreligieux et œcuménique, doit marquer les principales étapes de cette année 2000. Voici la présentation qu'en donne la *Documentation catholique* (n° 2184, 21 juin 1998) :

En référence au grave problème de la division des chrétiens, le Saint-Père écrit dans *Tertio Millennio Adveniente* : « Du point de vue œcuménique, [l'an 2000] sera une année très importante pour porter ensemble votre regard vers le Christ. Elle ne devrait pas manquer de susciter l'intérêt et l'accueil positifs des chrétiens d'autres confessions » (n° 41).

Le *Calendrier de l'année sainte 2000* a intégré ce désir du Saint-Père et de l'Église entière. Il a déjà prévu quelques rencontres importantes d'inspiration œcuménique. On pourrait en ajouter d'autres, comme la rencontre panchrétienne à laquelle on aspire. (...) Des contacts sont en cours pour la rencontre interreligieuse. On prévoit une assemblée interreligieuse sur « la collaboration des religions au seuil du III^e millénaire », organisée par le Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux du 24 au 28 octobre 1999.

Parmi les célébrations de ce calendrier, les dates suivantes sont soulignées par *Fêtes et Saisons* (n° 530, décembre 1998, p. 31-32) :

- 18 Janvier 2000 : Début de la semaine de prières pour l'unité des chrétiens.
 - 25 au 27 février 2000 : Congrès d'étude sur la mise en oeuvre du concile œcuménique Vatican II.
 - 8 Mars 2000 : Mercredi des Cendres. Demande de pardon portant sur l'antijudaïsme chrétien.
 - 25 Mars 2000 : Célébration à Nazareth en liaison avec les principaux sanctuaires mariaux du monde pour souligner la dignité de la femme.
 - 7 Mai 2000 : Commémoration œcuménique des « nouveaux martyrs ».
 - 11 juin 2000 : Pentecôte. Journée de prière pour la collaboration entre les diverses religions.
 - 3 octobre 2000 : Journée pour le dialogue judéo-chrétien.
- Les dates de la rencontre œcuménique et de la rencontre interreligieuse seront fixées ultérieurement.

La charte du jubilé œcuménique

Tous les auteurs s'accordent à dire que la lettre encyclique *Tertio Millennio adveniente* du pape Jean-Paul II est la grande charte du jubilé de l'an 2000. En 1994, lors de sa parution, le document fut présenté par le cardinal Etchegaray, président du Comité central d'organisation du jubilé et publié en co-édition par Bayard/Centurion. Voici quelques extraits de ce texte important, peu connu, qui résume le « programme » et « l'esprit jubilatoire » des modernistes. On est loin, très loin de l'esprit catholique d'un jubilé :

J'ai eu l'honneur de présenter plusieurs fois à la salle de presse du Vatican des documents du Saint-Père. J'avoue que jamais je ne me suis senti aussi ému que cette fois, avec, en mains, la lettre apostolique *Tertio Millennio adveniente* : elle nous livre la clef de lecture de tout le pontificat de Jean-Paul II. (...) Rétrospective et prospective s'éclairent mutuellement pour une marche vers l'an 2000. (...) Aujourd'hui, nous découvrons que la pensée du jubilé de l'an 2000 est la poutre maîtresse de toute son action pastorale. (...) Dès les premières lignes de sa première encyclique *Redemptor hominis* (1979), il nous oriente vers ce « grand jubilé », en faisant de notre temps « un nouvel Avent ». A travers ses écrits (et en particulier l'encyclique sur l'Esprit-Saint en 1986, n° 49-51), nous voyons Jean-Paul II tendu, comme un athlète, vers l'an 2000. (...)

S'appuyant sur la consultation des cardinaux et des présidents de conférences épiscopales, le pape nous ouvre un chemin bien tracé, tantôt en continu, tantôt en pointillé. (...) Dans cette préparation générale je relève quelques traits plus significatifs marqués par Jean-Paul II :

1. — *Une dimension historique de la conscience.* La Porte sainte du jubilé de l'an 2000 devra être symboliquement plus large que les précédentes, car l'humanité arrivée à ce terme laissera derrière elle non seulement un siècle mais un millénaire. Il est bon que l'Église franchisse ce passage en étant clairement consciente de ce qu'elle a vécu au cours

de ces dix derniers siècles. Elle ne peut passer le seuil du nouveau millénaire sans inciter ses fils à se purifier, dans la repentance, des erreurs, des infidélités, des incohérences, des lenteurs. Le pape évoque en particulier « le consentement donné, surtout en certains siècles, à des méthodes d'intolérance et même de violence dans le service de la vérité ¹ » (n° 35). Par ailleurs, il lance un appel pressant pour un examen de conscience rajeuni et précis sur nos responsabilités « dans les maux de notre temps ² », et même vis-à-vis de la « réception du Concile » (n° 36).

2. — *Une exigence œcuménique.* Le pape en parle un peu partout dans sa lettre. Entre autres, il nous invite tous « à d'utiles initiatives œcuméniques afin que nous puissions nous présenter, lors du grand jubilé, sinon totalement unis, du moins beaucoup plus près de surmonter les divisions du dernier millénaire » (n° 34). « Le jubilé, dit-il, y gagnerait en vigueur » (n° 16).

3. — *Un engagement social.* La pratique jubilaire décrite par la Bible en souligne l'inspiration sociale (destination universelle des biens, rétablissement de l'égalité entre tous les fils d'Israël), à tel point que Jean-Paul II note : « La doctrine sociale de l'Église a l'une de ses racines dans la tradition jubilaire » (n° 13). « L'engagement pour la justice et pour la paix en un monde comme le nôtre, marqué par tant de conflits et par d'intolérables inégalités sociales et économiques, est un aspect caractéristique de la préparation et de la célébration du jubilé » (n° 51).

4. — *La mémoire des martyrs.* Une Église qui ne se souvient pas de ses martyrs d'hier ou ne découvre plus ses martyrs d'aujourd'hui ne peut revendiquer l'honneur d'être l'Église du Christ. « En notre siècle, les martyrs sont revenus, annonce Jean-Paul II : il faut éviter de perdre leur témoignage dans l'Église », ajoutant : « Et cela ne saurait manquer d'avoir un caractère œcuménique marqué. L'œcuménisme des saints, des martyrs est peut-être celui qui convainc le plus » (n° 37).

(...) Jean-Paul II lance l'idée d'étudier « la possibilité de prévoir des rendez-vous historiques à Bethléem, à Jérusalem et sur le mont Sinaï, lieux de haute valeur symbolique, afin d'intensifier le dialogue avec les juifs et les fidèles de l'Islam, et aussi des rencontres avec les représentants des grandes religions du monde en d'autres villes » (n° 53). Pour l'an 2000, le pape décide que la célébration même du grand jubilé « aura lieu simultanément en Terre sainte, à Rome et dans les églises locales du monde entier ». (...) Enfin Jean-Paul II pense que « la dimension œcuménique et universelle du saint jubilé pourra être mise en évidence opportunément par une rencontre panchrétienne significative (...) et dans un esprit d'ouverture reconnaissante à l'égard des autres religions. »

[Fin de la citation du cardinal Etchegaray]

¹ — Entendez l'Inquisition ! (NDLR.)

² — Entendez la Shoah ! (NDLR.)



La Porte sainte de Saint-
Pierre

Homélie pour l'année sainte

prononcée en la basilique de Saint-Jean-de-Latran
par S.Exc. Mgr Marcel Lefebvre,
le samedi 24 mai 1975

Mes bien chers frères,
mes bien chers pèlerins,

NOUS inaugurons donc notre pèlerinage de l'année sainte. Venus de nombreux pays du monde, nous voici réunis dans l'Église qui est la Mère et la Maîtresse de toutes les Églises du monde. *Mater et Magistra omnium ecclesiarum Urbi et orbi.*

C'est ici, dans cette cathédrale de Rome, que celui qui est élu par les curés de Rome comme évêque de Rome, vient prendre possession de sa cathédrale, de sa chaire. C'est parce que celui qui est élu comme évêque de Rome succède, sur cette chaire, à Pierre, premier évêque de Rome, qu'il devient souverain pontife.

Cette Église, on vous le dira dans quelques instants, renferme de très beaux souvenirs. Avant de dire quelques mots sur les buts de notre pèlerinage, je voudrais d'abord que nous portions nos cœurs, nos âmes, nos esprits, nos intelligences, près du très Saint Sacrement qui se trouve à l'autel latéral. Vous êtes trop nombreux pour que nous puissions aller porter nos hommages, notre adoration, notre vénération, toutes nos actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie. C'est vers lui que d'abord doivent aller nos remerciements, notre action de grâces de nous trouver aujourd'hui réunis dans cette si belle et si imposante basilique de Saint-Jean de Latran.

Remercions donc Notre-Seigneur, remercions sa très sainte Mère d'avoir pu traverser notre pays et parvenir dans ces lieux saints où nous aurons trois buts particuliers qui marqueront notre pèlerinage du jubilé.

D'abord prier, prier plus que jamais. Nous avons besoin de prières. La prière c'est la vie de nos âmes, c'est tout l'élan que le bon Dieu a mis dans les créatures spirituelles et raisonnables que nous sommes pour nous élever vers celui qui est notre créateur, notre rédempteur, celui à qui nous devons tout, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi, que ce pèlerinage soit vraiment une expression profonde de notre prière et de notre adoration, de notre action de grâces, de notre supplication, de notre demande de rédemption pour la rémission de nos péchés. Nous sommes tous pécheurs, nous avons besoin de ces pèlerinages pour prier davantage, prier auprès de ceux qui ont prié avec tant d'ardeur, avec tant de foi : ces martyrs qui sont ici dans cette basilique et tous ceux dont les images entourent cette nef.

Pensons à toutes ces générations qui nous ont précédés dans ces sanctuaires et qui

ont ravivé leur foi, et ce sera le deuxième objectif de notre pèlerinage : la prière pour demander *d'augmenter notre foi*. Comme nous avons besoin de raviver notre foi, dans un temps où l'athéisme règne, où Notre-Seigneur Jésus-Christ est oublié, où Notre-Seigneur Jésus-Christ est éclipsé !

Et c'est pourquoi notre pèlerinage s'appelle *Credo*, parce que nous sentons qu'au milieu de toutes les épreuves, tous les scandales du monde, nous avons besoin de retourner à Notre-Seigneur Jésus-Christ : c'est lui qui est la source de tout, il n'y a rien en dehors de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est notre Dieu, notre seul Dieu : « *Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus* – Vous êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut. » Voilà ce qu'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Aussi nous lui demanderons de raviver notre foi, de l'augmenter. Et comment ne pas l'augmenter *auprès de ceux qui ont fondé la sainte Église* ? Ces apôtres, qui sont venus ici pour verser leur sang, les martyrs ! Nous penserons particulièrement ici à saint Jean l'apôtre, qui a tant souffert pour la sainte Église ; lui qui nous a tant parlé de la charité de Dieu pour nous ; lui qui était rempli de cette charité pour Dieu, pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme il en a parlé avec éloquence dans son Évangile, dans ses lettres !

Oh ! demandons à saint Jean, aujourd'hui, cette grâce particulière de croire en l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de croire en l'amour de Dieu.

Nous ne sommes pas autre chose que l'effet, que les conséquences, que le témoignage de l'amour de Dieu pour ses créatures. C'est lui qui nous a créés, c'est lui qui nous a rachetés, c'est lui qui a donné tout son sang pour nous. Alors nous venons aujourd'hui demander au bon Dieu de nous aider à prier et à croire avec plus de ferveur, avec plus de conviction, *et aussi à faire pénitence*. N'oublions pas que nous sommes pécheurs, n'oublions pas que nous avons besoin de faire pénitence et vous le faites déjà par le seul fait que vous venez de loin, que vous avez, pour beaucoup d'entre vous, passé la nuit peut-être sans sommeil.

Voici que vous allez faire maintenant ce pèlerinage ; aujourd'hui à Saint-Jean-de-Latran, à Sainte-Marie-Majeure et à Sainte-Croix-de-Jérusalem ; demain à Saint-Pierre et Saint-Sébastien, après-demain à Saint-Paul et Saint-Laurent-hors-les-murs. Nous ferons donc ce pèlerinage pénétrés de l'Esprit-Saint qui animait les âmes de ces apôtres. Nous demanderons à tous ceux dont nous rencontrerons les reliques de nous donner l'Esprit-Saint, l'Esprit de Jésus qui doit habiter nos âmes.



Le latin dans les études cléricales

Le document que l'on va lire est tiré de la *Revue pratique d'apologétique* et date de 1907. La situation qu'il prédit – déchéance des études et ruine de la liturgie et de la prière catholique – est exactement celle que nous vivons aujourd'hui. Pour pouvoir reconstruire en profondeur, il est absolument nécessaire que les prêtres et les chrétiens cultivés reviennent à l'étude du latin.

Le Sel de la terre.

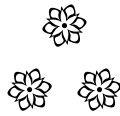
*
* *

AU SUJET de l'encyclique [*Pascendi dominici gregis*], un correspondant nous fait observer que le retour à la philosophie de saint Thomas se trouve singulièrement entravé par l'ignorance tous les jours plus accentuée de la langue latine. Car on ne comprendra et on ne goûtera saint Thomas qu'à la condition de le lire couramment dans sa langue. Or, on ne pratique plus, on ne sait plus le latin : on s'abstient de toute lecture en latin. Si la déchéance du latin continue, les prêtres, bien loin de lire saint Thomas et les Pères, ne seront bientôt plus en mesure de comprendre le missel et le bréviaire.

La situation qu'on nous signale est certainement fort inquiétante, moins pour ce qui concerne la lecture de saint Thomas que pour d'autres raisons très graves. Car la renaissance de la philosophie thomiste n'exige point absolument que tous les écoliers soient en état de lire la *Somme*, bien que la chose soit très souhaitable : il pourrait suffire que les maîtres et quelques disciples bien doués prissent un contact immédiat avec les textes originaux. Mais, à d'autres égards, la déchéance du latin parmi les prêtres et les chrétiens cultivés aurait de très funestes conséquences. Le jour où les prêtres eux-mêmes seraient à peu près nuls en latin, la prière officielle de l'Église serait prise en dégoût et perdrait sur les âmes sa puissante action religieuse ; le lien de l'unité catholique, tant favorisé par l'unité de langue, serait fatalement très relâché ; les générations nouvelles seraient séparées des générations passées dont elles ne connaîtraient ni les idées ni les sentiments, puisqu'elles ne pourraient pas lire leurs œuvres... Les éducateurs qui voient d'un cœur léger la disparition rapide du latin n'ont certainement point réfléchi au dommage qui en résulterait pour l'Église. Nos ennemis, au contraire, semblent l'avoir escompté, car ils savent que c'est affaiblir l'Église en l'isolant de son passé, que de rendre impopulaire et socialement inutile la langue dont elle se sert. En attendant que nous revenions sur cet important sujet, nous conjurons les maîtres des petits et grands séminaires de faire au latin une si large place dans

leurs classes, qu'aucune lecture en cette langue ne rebute jamais leurs élèves.

Extrait de la *Revue pratique d'apologétique*, « Correspondance », t. V, année 1907-1908.



LE SEL DE LA TERRE

Donner le goût de la sagesse chrétienne

*Revue trimestrielle
de formation catholique*



Maintenir et conserver la saveur du sel de la doctrine quand tout autour devient insipide par la suite de l'abandon de Dieu, c'est le défi que la revue s'impose par son nom même. Le *Sel de la terre* vous offre tous les trois mois des articles simples, diversifiés, adaptés et d'une sûreté doctrinale éprouvée afin de nourrir votre vie spirituelle.

- **Simple**, le *Sel de la terre* ne requiert de ses lecteurs **aucun niveau spécial de connaissance** ; il s'adresse à tout catholique qui veut approfondir sa foi.
- **Diversifié**, le *Sel de la terre* propose à tous une **formation catholique vraiment complète** : études doctrinales et apologétiques, spiritualité et Écriture sainte, histoire et arts de la civilisation chrétienne viennent tour à tour nourrir votre intelligence.
- **Adapté**, le *Sel de la terre* présente les vérités religieuses **les plus utiles** à notre temps et dénonce les erreurs qui menacent aujourd'hui les intelligences.
- **Traditionnel**, le *Sel de la terre* est publié sous la responsabilité d'une communauté dominicaine qui se place **sous le patronage de saint Thomas d'Aquin**, pour la sûreté de la doctrine et la clarté de l'expression.

Cet article vous a plu ?

Vous pouvez :

[Vous
abonner](#)

[Découvrir
notre site](#)

[Faire
un don](#)

Trouvez plus de 1000 articles en accès libre !